

Renaud Camus

# Les théories ? Des récits parmi d'autres

I. « La fin des avant-gardes » ? Mais depuis le temps qu'on célèbre ce deuil exquis, à grand renfort de crocodiles-sanglots se mêlant aux affreux récits des rescapés, va-t-on pas voir pointer, sur l'horizon millénarien, de nouveaux éclaireurs, anarchiquement réactionnaires, subversivement académiques, solitairement civilisés, qui nous éblouiront par leur absence, ne serait-ce qu'à nos rustaudes pleurnicheries et funéraires banquets louis-philippards ?

« Libération par rapport aux théories », dites-vous ? Mais la vérité est qu'elles ne m'ont jamais bien fort opprimé, personnellement, d'autant que je les ai toujours envisagées, peu ou prou, comme des récits parmi d'autres, mieux balancés que plus d'un, des espaces de fiction, de pulsion, de tension dramatique ou romanesque, de passion flamboyante, même, où je ne suis pas sûr qu'atteignent couramment les mieux léchés de nos romans d'aérogare, ni même leurs rivaux d'Harlequin, malgré le formalisme outrancier dont ils sont en douce bétonnés.

Quant à la question rebattue du « retour au récit », j'ai bien peur que s'y puisse seule coller, une fois de plus, la barthésienne « bathmologie », science à demie sérieuse (et d'autant plus efficace) des degrés de discours, qui permet de bien voir qu'entre des propos apparemment semblables, et des positions superficiellement identiques, il peut exister les plus sérieuses différences, dues par exemple aux itinéraires qu'ont suivi ceux qui les tiennent pour parvenir à cette illusoire coïncidence. Dans le cas particulier : tout le monde est à peu près d'accord, en effet, pour un « retour au récit », mais le récit n'est pas un lieu de rendez-vous

sans ambiguïté pour ceux qui ne l'ont jamais quitté, d'une part, et pour ceux, dont je suis, qui en sont un peu sortis pour aller voir, du dehors, de quoi il était fait, et ce que l'on pouvait en faire encore. (...)

II. A.O. Barnabooth, Roland Barthes, Yves Bonnefoy, Jorge Luis Borges, Jacques-Bénigne Bossuet, Constantin Cavafy, François-René de Chateaubriand, Frédéric Chopin, Denis Duparc, Empédocle, Denis Gaultier, Gérard Genette, André Gide, Roland de Lassus, Dinu Lipatti, Henry Jean-Marie Levet, Antonio Machado, Philippe Manoury, Jean-Paul Marcheschi, Vladimir Nabokov, Luigi Nono, Blaise Pascal, Saint-John Perse, Fernando Pessoa, Gérard Pesson, Pierre de Cortone, Ezra Pound, Marcel Proust, Robert Rauschenberg, Jean Ricardou, Rainer-Maria Rilke, Robert Ryman, Severo Sarduy, Richard Serra, Sidoine Apollinaire, Claude Simon, Antonio Tabucchi, Paul-Jean Toulet, Cy Twombly, Anton Webern, Walt Whitman, Virginia Woolf, etc.

III. Qu'il y ait ou non une « vie littéraire », je ne saurais en juger, me tenant relativement à l'écart de ce qui pourrait en tenir lieu, nullement par dédain, d'ailleurs, car après tout certaines brillantes sociétés littéraires ont coïncidé avec de hautes littératures, mais plutôt par inaptitude sociale, manque de temps, défaut d'envie, inappétence à l'égard des groupes quels qu'ils soient. Ce que je trouve curieux, et malheureusement très juste, c'est le rapprochement apparemment abrupt que vous opérez, terme à terme, pour ainsi dire, entre « vie littéraire » et « critique digne de ce nom », comme s'il n'existait plus de critique que liée à des cénacles,

des camarillas, des réseaux d'amitiés et d'intérêts, des groupes de pression, des calculs et des stratégies. (...)

Stendhal, bizarrement (car ce souci paraît peu progressiste...), s'inquiétait de la disparition, dans les Lettres, des dilettantes, des grands seigneurs, des hommes de condition indépendante que leur situation dans le monde dispensait d'avoir, par leurs écrits, à faire carrière ou à gagner leur vie : il voyait dans cette autonomie la garantie de la liberté de la littérature. De la critique *a fortiori*, pourrait-on penser... Or, aujourd'hui, il n'est pratiquement pas un seul critique en place dans les grands quotidiens ou les hebdomadaires à fort tirage qui n'ait à gagner sa vie, d'une part, ce qui est bien légitime, et qui d'autre part (c'est là que la situation se complique dangereusement) ne soit lui-même écrivain, romancier de préférence ; ou ne le devienne, tant lui sont facilitées par son état les relations avec les éditeurs, les autres critiques (romanciers comme lui et qui dépendent de lui comme il dépend d'eux), les jurys littéraires et donc le public. Sait-il bien, le public, qu'un homme ou une femme qui dispose d'une chronique régulière dans un journal important, ou d'un siège dans un comité de lecture, ou d'une voix dans un jury, ou de plusieurs de ces avantages, ou de tous (le fin du fin mais le B A BA de toute carrière judicieusement menée), qu'un tel homme, ou qu'une telle femme, jouit du même coup d'une véritable immunité critique, et verra chacun de ses ouvrages (s'agirait-il de *l'Homme de proie* ou de *la Femme de peine*, et présenteraient-ils donc, à l'œil nu de l'amateur non prévenu, le plus emphatique défaut du plus ténu rapport avec



Renaud Camus a publié :

*Passage*, (Flammarion, 1975)  
*Tricks* (Mazarine, 1979), éd. définitive P.O.L. 1981  
*Journal d'un voyage en France*, (Hachette, P.O.L. 1981)  
*Journal romain 1985-1986*, (P.O.L., 1987)  
*Roman Roi*, (P.O.L., 1983)  
*Roman furieux*, (P.O.L., 1987)  
*Buena Vista Park*, (Hachette, P.O.L. (1980)  
*Notes achriennes*, (Hachette, P.O.L., 1982)  
*Chroniques achriennes*, (P.O.L., 1984)  
*Notes sur les manières du temps*, (P.O.L., 1985)  
*Élégies pour quelques-uns*, (P.O.L., 1988)

et sous le nom de Denis Duparc :  
*Echange*, (Flammarion, 1976)  
Renaud Camus et Tony Duparc : *Travers*, Hachette, P.O.L. 1978)  
Jean-Renaud Camus et Denis Duvert : *Été*, Hachette, P.O.L., 1982

ce que peut être la littérature) encensé par ses pairs, qui comptent bien que leur sera renvoyée la rhubarbe, avec l'ascenseur, les exclamations au génie et le séné, quand il s'agira d'écouler flatteusement sur le marché leur propre production, de placer un protégé ou de décrocher quelque prix ; c'est-à-dire (très honnête espérance, après tout) de payer le loyer, la crèche ou l'université du petit, le lifting de bobonne ou l'installation de Belinda dans ses meubles, en somme de persévérer dans l'être littéraire... (...)